

UN ACTE DE GLOIRE

FERDIA LENNON

UN ACTE DE GLOIRE

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Jean Esch

BUCHET • CHASTEL

Ce livre a été publié avec le soutien de Literature Ireland.



Titre original : *Glorious Exploits*

Éditeur original : Fig Tree

© Ferdia Lennon, 2024

Et pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2024

ISBN : 978-2-283-03784-3

À Emma

Ce qui nous dépasse,
ce qui est plus grand que l'humain,
l'inaccessible, est pour le fou,
ou pour ceux qui écoutent les fous, et les croient.

EURIPIDE, *Les Bacchantes*

La Mort ne peut être ce qu'est la Vie, mon Enfant :
La coupe de la Mort est vide,
et la Vie contient toujours de l'espoir.

EURIPIDE, *Les Troyennes*

SYRACUSE

412 av. J.-C.

Alors, Gélon me dit, « Allons nourrir les Athéniens. C'est un temps idéal pour nourrir les Athéniens. »

Gélon dit vrai.

« Car le soleil brille d'un éclat blanc et minuscule dans le ciel, et nous sentons la chaleur des pierres sous nos pieds. Les lézards eux-mêmes se cachent, ils sortent la tête derrière les rochers et les arbres comme pour dire : Tu déconnes, Apollon ? J'imagine les Athéniens entassés les uns sur les autres, cherchant partout un peu d'ombre, la langue sèche, haletants.

– Gélon, tu dis vrai. »

Il acquiesce. Nous nous mettons en route avec six outres – quatre d'eau, deux de vin –, un pot d'olives et deux gros morceaux de ce fromage malodorant que fait Mère. Ah, c'est une belle île que la nôtre, et parfois, je me dis que la fermeture de la fabrique m'offre l'occasion de tout chambouler. Je pourrais quitter Syracuse et me trouver une petite maison au bord de la mer : finies les pièces sombres, l'argile et les mains rouges, uniquement la mer et le large, et quand je rentrerai en portant ma pêche sur mon épaule, elle sera là,

qui qu'elle soit, à m'attendre en riant. Ce rire, je l'entends déjà, doux et délicat à mes oreilles.

« Ah, Gélon, je me sens bien aujourd'hui ! »

Gélon me regarde. Il est beau, ses yeux ont la couleur de l'eau peu profonde éclairée par le soleil. Ils ne sont pas caca d'oie comme les miens. Il ouvre la bouche pour parler, mais rien n'en sort. Il est souvent déprimé, Gélon : il voit le monde à travers un filtre de fumée, rien ne brille. Nous continuons à avancer. Bien que les Athéniens aient été écrasés, leurs navires transformés en bois de chauffage, bien que leurs morts servent à nourrir les chiens, quelques hoplites continuent à patrouiller. Au cas où. Dioclès a prononcé un discours, l'autre jour, pour dire qu'il fallait toujours se méfier de ces Athéniens : une nouvelle fournée pouvait débarquer du jour au lendemain. Il a peut-être raison. La plupart des Spartiates sont partis. On raconte qu'ils se dirigent vers Athènes elle-même, bien décidés à l'assiéger, de manière légitime. Pour mettre fin à cette guerre. Mais il en reste quelques-uns ici. Rongés par le mal du pays et impuissants. D'ailleurs, quatre d'entre eux marchent devant nous à cet instant, leurs capes traînant derrière eux telles des blessures.

« Bonjour ! »

Ils se retournent. Un seul nous salue. Quelle arrogance, ces Spartiates. Mais je suis de bonne humeur.

« À bas Athènes ! »

Deux autres saluent maintenant, sans énergie. Ils paraissent fatigués et tristes, comme Gélon.

« Périclès est un connard !

– Périclès est mort, Lampo.

– Oui, je le sais bien, Gélon. Je dis juste que Périclès est un connard mort ! »

Cette fois, deux des Spartiates rient, et tous les quatre nous saluent. Ah, je me sens d’humeur si joyeuse aujourd’hui. Je ne peux pas expliquer pourquoi, c’est une impression. Ce sont les meilleures. Celles qu’on ne peut pas expliquer. Et nous n’avons même pas encore nourri les Athéniens.

« Quelle carrière on va choisir aujourd’hui, Gélon ? »

Nous venons d’atteindre un embranchement, et nous devons prendre une décision. Gélon hésite.

« Lavrio ? suggère-t-il finalement.

– Lavrio ?

– Oui, je pense.

– Lavrio ! »

Nous prenons à gauche. Lavrio, c’est ainsi que l’on nomme la principale carrière désormais. Quelqu’un a trouvé que ce serait amusant de lui donner le nom de la mine d’argent de l’Attique, utilisée par les Athéniens pour financer cette expédition. Et le nom est resté. C’est un immense trou entouré de parois de roche calcaire laiteuse, si hautes qu’il a suffi d’installer une clôture à deux endroits. On entre par une des deux, munie d’un portail, surveillé par quelques gardes qui jouent aux dés assis par terre. Gélon leur tend une outre de vin et ils nous font signe de passer. Il faut descendre par un chemin tortueux qui brise les chevilles. Quand la muse lui rend visite, Gélon le compare à un serpent marron qui s’enroule sur lui-même. Nous sentons les Athéniens avant de les voir. Les boucles du chemin cachent la vue, mais l’odeur est épouvantable : une pourriture épaisse, une

brume de puanteur flotte dans l'air. Je dois m'arrêter un instant car j'en pleure.

« C'est pire que d'habitude, on dirait.

- C'est la chaleur.

- Oui. »

Je me pince le nez et nous continuons. Ils sont moins nombreux que la fois précédente. À ce rythme, ils auront tous disparu quand viendra l'hiver. Je repense au soir où ils se sont rendus. Le débat a duré des heures. Dioclès faisait les cent pas, en rugissant. « Où va-t-on mettre ces sept mille salopards ? » Silence. Alors, il repose la question. Cette fois, ce connard de Hermocrate évoque un traité, en parlant dans sa barbe. Traité, mon cul, pensé-je, et c'est ce que répond Dioclès. Pas en ces termes, mais ça veut dire la même chose. Il demande : « Est-ce qu'on signe un traité avec un cadavre ? » Les rires se propagent, des doigts menacent, alors Hermocrate se rassoit et ferme son bec. Et pendant tout ce temps, Dioclès continue à marcher de long en large, en nous demandant ce qu'on doit faire. Silence. Un silence lancinant maintenant. Prêt à éclater. Soudain, Dioclès s'arrête et déclare qu'il a une idée. Une idée nouvelle et bizarre. Qui montrera à toute la Grèce que nous ne plaisantons pas. Que nous sommes Syracuse, et pour longtemps. Veut-on connaître son idée ? demande-t-il. « Nous le voulons, Dioclès ! » Il secoue la tête. En fait, c'est trop. Trop bizarre. Quelqu'un d'autre devrait prendre la parole. Mais c'est bien trop tard pour ça. Car nous sommes Syracuse, pour longtemps, et c'est ce que nous lui répondons. Alors, il se penche vers nous et murmure. Aucun son ne sort de sa bouche. Nous voyons juste ses lèvres

bouger. « On ne t'entend pas, Dioclès ! » Alors, il répète. Tout bas, mais suffisamment fort cette fois pour se faire entendre : « Mettons-les dans les carrières. » Il le crie : « Les carrières ! » Et très vite, presque toute la ville de Syracuse résonne de ces deux mots : les carrières.

Et c'est exactement ce que nous avons fait.

De loin, ils ressemblent à une multitude de fourmis rouges qui grouillent sur les rochers, même si on ne peut pas dire que ces Athéniens s'agitent. Ils sont couchés, tapis, ou bien ils rampent à la recherche d'un peu d'ombre. Mais je dois avouer que ma vue n'est pas excellente, et peut-être que certains parmi les plus immobiles sont morts.

« Bonjour ! »

Quelques yeux se lèvent vers nous, mais personne ne me rend mon salut. Désormais, à mesure que le temps passe, certains en ville pensent que nous avons commis une erreur. Qu'en les gardant dans ces carrières, nous avons exagéré, que nous avons dépassé le cadre de la guerre. Ils disent que nous devrions les tuer, simplement, ou en faire des esclaves, ou les renvoyer chez eux. Moi, j'aime bien les carrières. Elles nous rappellent que tout change. Je me souviens des Athéniens tels qu'ils étaient il y a un an, avec leurs armures qui étincelaient comme des vagues sous l'éclat de la lune, leurs cris de guerre qui vous empêchaient de dormir la nuit et faisaient hurler les chiens : et ces navires, des centaines de navires qui tournaient autour de notre île : magnifiques requins prêts à festoyer. Les carrières nous montrent que rien ne dure toujours. C'est ce que dit Dioclès. Elles nous montrent que la gloire et le pouvoir ne

sont que des ombres sur un mur. Ah, j'adore leur odeur. Elle est épouvantable, mais merveilleusement épouvantable. C'est l'odeur de la victoire, et bien plus. Chaque habitant de Syracuse en a conscience quand il la sent. Même les esclaves en ont conscience. Que vous soyez riche ou pauvre, libre ou asservi, quand vous respirez l'odeur de ces carrières, votre vie vous paraît plus riche, vos couvertures plus chaudes, votre nourriture plus savoureuse. Vous êtes sur la bonne voie, ou du moins, une meilleure voie que ces Athéniens.

« Bonjour ! »

Un pauvre diable remarque mon gourdin et lève les bras. S'ensuit un flot de paroles dont je ne comprends pas la moitié car sa voix n'est qu'un faible croassement, mais je saisis « Zeus », « par pitié » et « enfants ».

« N'aie crainte, lui dis-je. Nous ne venons pas pour vous punir, même si vous autres, chiens d'Athéniens, vous méritez d'être châtiés. Gélon et moi sommes des personnes clémentes. Nous venons...

– La ferme.

– Qu'y a-t-il, Gélon ? Je dis vrai.

– Tais-toi. »

Je ricane.

« Ah, je vois, tu n'es pas d'humeur. »

Il s'est agenouillé près du pauvre diable et lui donne de l'eau.

« Tu peux citer Euripide ? » lui demande Gélon.

Le type tête l'outre en peau de chèvre comme si c'était le sein d'Aphrodite, de l'eau coule dans sa barbe. Il a la peau rose. Véritablement rose. Ils sont presque tous roses, certains sont même rouges.

« Alors, tu peux citer Euripide ? »

L'homme hoche la tête et continue à têter. D'autres Athéniens s'avancent maintenant. Leurs pieds font tinter les chaînes. Ils sont plus nombreux que je le croyais, mais moins que la dernière fois.

« De l'eau et du fromage, annonce Gélon, pour quiconque connaît des vers d'Euripide et peut les réciter. S'ils sont tirés de *Médée* ou de *Téléphe*, vous aurez des olives également.

– Et Sophocle ? demande une minuscule créature édentée. *Œdipe Roi* ?

– On emmerde Sophocle ! Est-ce que Gélon a parlé de Sophocle ? Tu...

– La ferme.

– Ah, Gélon. Je disais ça comme ça. »

Gélon établit les règles.

« Pas de Sophocle, ni d'Eschyle, ni aucun autre poète athénien. Vous pouvez les réciter si ça vous chante, mais l'eau et le fromage, c'est uniquement pour Euripide. Eh bien, mon gars. Qu'est-ce que tu connais ? »

L'homme qui buvait à l'outre se racle la gorge et tente de se redresser. Un triste spectacle. Malgré tous ses efforts, il n'y parvient pas. Son cou retombe, sa tête se balance de droite à gauche : un fruit trop mûr ballotté par la brise.

Il récite : « Nous devons apprendre à comprendre, Roi Priam... »

Il s'arrête.

« C'est tout ?

– Désolé. J'en savais plus, mais j'ai oublié. Ma tête, elle est toute cassée, vous voyez. J'oublie les visages et je ne me souviens pas de... J'en savais plus, je vous le jure. »

L'homme se prend la tête à deux mains. Gélon lui tapote l'épaule et lui laisse boire une dernière gorgée. Je crois que l'Athénien pleure, ce qui ne l'empêche pas de téter l'outre. L'eau coule en lui à mesure qu'elle en jaillit.

« Quelqu'un peut mieux faire ? Une poignée d'olives contre un extrait de *Médée*. »

Gélon est dingue d'Euripide. Il vient surtout pour ça. Je pense qu'il aurait été heureux de voir les Athéniens l'emporter si Euripide était venu pour faire coucou et monter quelques pièces. Une fois, il avait dépensé un mois de salaire pour payer un vieux comédien afin qu'il vienne réciter des scènes dans notre fabrique pendant que nous façonnions des pots. Le contremaître a déclaré que ça faisait baisser la productivité et il a flanqué le comédien à la porte, mais Gélon ne s'est pas avoué vaincu. Il a demandé au comédien de crier les vers de l'autre côté de la rue. On entendait des bribes de poésie dans le flamboiement du four à céramique et si, en effet, je pense que nous avons confectionné moins de pots cette semaine-là, ils étaient étranges, plus beaux. Tout cela, c'était avant la guerre, le comédien est mort aujourd'hui, la fabrique a disparu. Je me tourne vers Gélon. Ses yeux bleus sont nerveux. Il tient un gros morceau de fromage au-dessus de sa tête en braillant. Il est question d'olives. Gélon est fou. Sans parler d'Euripide.

Les volontaires sont nombreux, mais le moment venu, la plupart bredouillent, se plaignent d'un mal de tête ou de la soif, ou bien ils s'écroulent sur le sol, simplement, si bien que nous avons juste droit à un seul vers. Deux avec un peu de chance. Un bluffeur se lance dans une scène où Médée est courtisée par Achille, et même moi je sais qu'il

mélange tout. Médée, c'était bien avant Achille. Elle sortait avec Jason.

« Mais jamais ça ne pourra être Achille aux pieds légers ! Oh, hélas, jamais mon père ne l'acceptera. Achille, que... »

Gélon lève son gourdin et le bluffeur s'éclipse. Un autre le remplace. Au moins, celui-ci mentionne Jason, mais c'est un passage que Gélon connaît déjà. Malgré tout, l'homme a droit à quelques olives pour sa peine.

La journée se poursuit ainsi. Le soleil devient obèse, il ressemble maintenant à un jaune d'œuf, sa chaleur faiblit. Des roses et des rouges se déversent dans le bleu. J'abandonne Gélon pour me balader autour du puits. Officiellement, je recherche des comédiens. Plein d'audace, Gélon a proposé de revenir avec un sac de grain s'il réussissait à dénicher cinq Athéniens pour interpréter une scène de *Médée*. Mais il exige qu'ils jouent correctement. Une vraie représentation. Il pourra s'estimer heureux s'il en trouve un. Ces pauvres gars attendent la mort, rien de plus. J'imagine que les pires coins des Enfers ressemblent à ça. Des squelettes velus avec un reste de peau. Outre les cheveux et les poils, les seuls signes distinctifs, ce sont les yeux. Des gemmes vitreuses rendues plus éclatantes par la mort. De nombreux yeux marron ou bleus m'observent. Je n'ai pas encore trouvé de premier rôle, mais je cherche.

En observant ces Athéniens, vous avez l'impression de voir leur esprit s'échapper par leurs narines et leurs lèvres, à chaque expiration. Vous avez l'impression que leur peau flétrit et s'écaille devant vous, et que si vous attendiez assez longtemps, vous les verriez disparaître : il ne resterait que leurs dents et quelques os semblables à des branches fines,

des dents blanches et des os blancs qui s'enfonceraient dans le sol de la carrière, et peut-être qu'un jour, une maison sera construite avec cette pierre, votre maison, et la nuit, vous resterez éveillé pendant que les murs gémissent, que le plafond pleure et qu'un deuxième ciel goutte sur votre petite tête, et vous espérerez que ce n'est rien, juste le vent ou la pluie, et ce sera peut-être le cas, ou bien ce sera ces Athéniens qui se tortillent dans vos murs. Voilà d'étranges pensées. Des pensées dignes de l'Enfer. Mais les carrières sont des endroits étranges et un homme n'y est pas lui-même.

Un cri retentit au loin. Une forte dose d'énergie perdue dans un cri. Ce doit être grave. Le cri retentit de nouveau, aussi fort, et vient de l'extrémité de la carrière. Les Athéniens semblent s'en éloigner, si bien qu'à la place de l'habituel mur de peau et de haillons, la pierre apparaît. Je décide d'aller voir de plus près. Un colosse agite un gourdin. Un Athénien est roulé en boule à ses pieds comme un chaton gémissant. En fait, il y a deux Athéniens à ses pieds, mais l'autre est visiblement mort. La tunique de l'homme au gourdin est tachée de sang. Est-ce Biton ? Oui, c'est Biton. C'est toujours Biton. Son fils a été tué au cours de la première bataille contre les Athéniens. Enfin, pas vraiment pendant la bataille. Il a été capturé et torturé à mort. Biton vient souvent ici. Encore plus que nous.

« Tu es redoutable, Biton. »

Il se retourne. Je lui adresse un clin d'œil. Pas lui. Je remarque un tressaillement dans ses joues. Il semble plus mal en point que le pauvre gars à ses pieds, si c'est possible. Le visage de l'Athénien est une masse sanguinolente, mais

il reste un espoir étrange dans ces yeux verts. D'un vert saisissant. Vert lézard. Ils brillent et déjà il s'éloigne. Il n'est pas encore prêt à renoncer à la vie.

« Gélon et moi, on est là-haut. On vient chercher un peu d'Euripide, figure-toi. »

Biton ne répond pas. Sa main se referme sur le manche de son gourdin. Les veines de son bras saillent comme des éclairs.

« Il fait une chaleur aveuglante ce matin. »

Toujours pas de réaction. L'Athénien continue à fuir en rampant.

« Tu fais un peu de sport ? Pourquoi a-t-il mérité pareille attention ?

– Je les ai trouvés dans le mur.

– Dans le mur ?

– Ils avaient creusé un trou, ces salopards.

– Ils ? »

Biton décoche un coup de pied au cadavre couché à ses pieds.

« Il dormait dans les bras de ce tas de merde. Enlacés, ces salopards. Comme des amants. »

J'opine du chef. L'Athénien est à bonne distance maintenant. Il laisse une traînée rouge dans son sillage.

« Ils sont moins nombreux que la fois précédente.

– Les salopards.

– Oui, ce sont des salopards. Je leur donne deux mois tout au plus. Un peu moins même si Apollon continue son petit numéro. Je crois qu'ils me manqueront quand ils ne seront plus là. Ils permettent de briser la routine. »

Biton enfouit son visage dans ses mains.

« Tu n'es pas le pire, Biton. »

L'Athénien est toujours visible. Il ne se déplace pas assez vite. Grouille-toi, salopard.

« Dioclès dit que nous devrions les suivre jusqu'en Grèce. Pour achever le travail. Qu'en penses-tu ? Moi, personnellement, je ne serais pas contre une petite balade dans leur Acropolis. Et en profiter pour voir un spectacle peut-être. Il paraît que c'est époustouflant. Bien loin de ce qu'on peut trouver ici en Sicile. »

Biton laisse retomber ses mains et fait un pas de côté.

« C'est un sacré gourdin que tu as là. Héraclès a massé le lion de Némée avec un gourdin comme celui-ci, Biton. Je te salue pour ce gourdin. »

Je salue Biton. L'Athénien se déplace avec la lenteur d'une tortue. À quoi bon ? me dis-je. Laissons faire, mais je ne veux pas le voir mourir.

« Veux-tu venir avec moi vite fait pour dire bonjour à Gélon ? Il serait ravi de te voir. »

Mensonge.

« Trop occupé.

– Ah, oui, je vois que tu es un homme très occupé. C'est évident. Mais j'aime avoir un peu de compagnie quand je me promène. La lumière décroît et, ça me fait mal de l'admettre, je n'aime pas cet endroit à la nuit tombée. Les rats sortent et j'ai peur. Non, ne ris pas, Biton. Oui, je sais que c'est amusant, mais je l'avoue ouvertement. J'ai peur. »

Biton ne rit pas. Il est reparti vers l'Athénien.

« Attends ! »

Il s'arrête et se retourne.

« Tu veux absolument te payer ce pauvre connard ? »

Biton hoche la tête.

« Je te pose la question parce que Gélon cherche un acteur aux yeux verts pour le rôle de Jason. Jason étant connu pour ses yeux très verts. Et ces yeux ont joué un rôle important dans la séduction de Médée au départ, à en croire la légende. »

Biton semble perplexe.

« Je t'offre cette outre de vin fin à titre de dédommagement. »

Il est toujours perplexe, mais c'est une perplexité intéressée. Depuis la mort de son fils, Biton est devenu un disciple de Dionysos, bien que, étant fauché, il communique rarement.

« Pour moi ? »

– Oui, en échange de l'Athénien. »

Il ouvre de grands yeux, comme s'il allait se mettre à pleurer.

« Merci.

– Régale-toi, Biton. »

Il prend l'outre et la tète goulûment. Ce n'est pas comme sucer le sein d'Aphrodite, mais cela vaut bien assurément celui d'une nymphe ou de quelque déesse de second rang. Je lui donne une petite tape sur l'épaule et m'en vais. Deux enjambées me suffisent pour atteindre l'Athénien. Il se roule en boule, s'attendant à subir le même sort. Les coups ne venant pas, il écarte les doigts et je vois ces yeux verts qui me regardent : vert lézard.

« N'aie crainte, je ne viens pas pour te torturer, quand bien même tu le mériterais. Je viens t'engager pour une représentation théâtrale ! »

Ses doigts se resserrent devant ses yeux et il se recroqueville de plus belle.

« Bordel de merde ! Si je voulais te faire du mal, je te ferais du mal. »

Les doigts s'écartent et les yeux verts réapparaissent. Je crois qu'il essaie de dire quelque chose.

« Par pitié, ne...

– Assez pleurniché ! Je pourrais changer d'avis. Réponds-moi simplement et il ne te sera fait aucun mal. Est-ce que tu connais Euripide ? »

Il ne répond pas.

« Parle ! Tu le connais ? Euripide ? Un grand poète athénien.

– Oui.

– Connâtrais-tu des passages de son œuvre ? Je veux dire, serais-tu capable de les réciter si on te rafraîchissait la mémoire ? En sonnait juste ? »

Il hoche la tête.

« *Médée* ? Tu connais *Médée* ?

– Oui, je crois. Je...

– Si tu crois, ça ne me suffit pas. Je pense à toi pour le rôle de Jason. Un rôle important. Alors, réponds-moi franchement.

– Je crois... pardon. Je suis sûr. Je m'en souviens assez bien... s'il vous plaît. »

Je lui tends une outre pour remettre de l'ordre dans ses pensées. Il en vide la moitié d'un trait. Je fais gicler le reste sur son visage pour nettoyer le sang. Ce n'est pas aussi grave qu'il y paraît. Il a une grande entaille sur la joue et une autre sur le front. Rien de cassé. Je ne dirais pas qu'il est beau, mais tout bien considéré, il fera l'affaire. Je lui offre mon bras et il le prend, puis nous marchons. Tout se passe bien

a priori, jusqu'à ce qu'on arrive devant l'autre Athénien. Celui que Biton a occis. À ce moment-là, le type aux yeux verts s'écroule sur le sol et se met à pleurer, il embrasse le corps en lui parlant tout bas.

« Ça suffit, mon vieux, dis-je. Je suis pressé. »

Il m'ignore, il continue à embrasser le mort et à murmurer, si bien qu'il a le visage plein de sang, dégoûtant. Je vais devoir le laver de nouveau. Toute cette eau gâchée.

« Allez, viens ! »

Pas de réaction. Je lève mon gourdin pour faire mine de le frapper. Ça marche. Il s'écarte du cadavre vite fait. Les bras levés pour se protéger.

« Debout maintenant ! »

Il commence à se redresser, puis s'arrête : il retombe à genoux, arrache des petites mèches de cheveux blonds sur ce qui reste de la tête du mort et les serre dans son poing, puis il se lève. Je me remets en marche, très lentement, et il m'emboîte le pas.

La lune a déjà fait son apparition, sourire argenté dans le ciel, mais le soleil est toujours là. Gros et rouge. Dans quelques instants, il aura disparu derrière les parois de la carrière, puis sous la mer, et alors ce sera la nuit, pour de bon. J'imagine que mon nouvel ami s'en réjouira. Apparemment, le soleil est la principale cause de décès dans ces fosses.

« Tu seras heureux de voir tomber la nuit, hein ? »

Il ne répond pas.

« Réponds-moi, l'ami.

– Pardon ?